

—Ah ! mon Dieu, fit-elle avec désolation, ce n'est pas ici chez M. Bénard, marchand mercier ?

—Si fait, le maître de céans se nomme Bénard, il est mercier ; mais il a dû s'absenter ce soir, et il m'a chargé, moi son meilleur ami, de le remplacer ici jusqu'à son retour. Peut-être reviendra-t-il cette nuit, peut-être ne pourra-t-il revenir que demain. En tout cas, je dois supposer qu'il ne t'attendait pas aujourd'hui, car il ne m'a pas prévenu de ton arrivée.

—Il ne m'attendait ni un jour ni l'autre, répondit Toinette ; mais j'ai dans mon paquet une lettre qui lui expliquera pourquoi il faut que je loge chez lui à présent. À preuve que je ne mens pas, ajouta-t-elle après qu'elle eut feuilleté dans son petit paquet de voyage, la voici, cette lettre qui dit ce que je suis et ce que je demande.

Et elle la tendit à l'ami de l'oncle Bénard.

—Fort bien, dit-il, prenant la lettre et la posant sur la table, Bénard verra cela à son retour. En attendant, mets-toi à ton aise, mon enfant. Si tu as faim, voilà le buffet ; il y a encore un reste de pain et de fromage. Si tu as soif, la fontaine est là. Enfin, si tu te sens prise par le sommeil, va dormir à la chaleur, près du poêle, et laisse-moi finir de ficeler mes paquets.

L'homme ne se trompait pas : la voyageuse, si rudement éprouvée, avait grand besoin de nourriture et de repos ; mais, en ce moment, la faim était la plus forte : elle se trahit dans le regard de convoitise que Toinette dirigea vers le buffet qu'on lui avait désigné, mais qu'elle ne se croyait pas suffisamment autorisée à ouvrir. Elle se consultait, hésitait. L'ami du mercier devina son hésitation, et la poussant par les épaules dans la direction du buffet :

—Va donc ! lui dit-il ; puisque tu es la nièce de Bénard, prends ce qu'il y a, ma petite ; ne te gêne pas, prends tout ; mais, je t'en préviens, si tu n'en a pas assez, n'en demande pas davantage.

Il y avait peu dans la réserve de l'oncle de Toinette ; mais ce peu était beaucoup pour elle, qui avait dû, un moment, se résigner à ne plus compter sur rien. Elle prit le croûton de pain dur et le reste de fromage dont se composait l'ensemble des provisions du logis, et s'empressa d'aller se bien poster près du poêle pour faire chaudement son maigre souper.

Au même instant où elle venait s'asseoir en pleine obscurité dans la boutique, la grand'mère de l'écolier ouvrait la porte de la rue pour appeler son petit-fils.

—Voilà ! cria-t-il à la bonne femme qui, sans l'attendre, s'empressa de refermer la porte et de retraverser la rue pour rentrer au plus tôt chez elle.

—Allons, viens, reprit l'enfant s'adressant à sa protégée.

—Où ça ? demanda-t-elle.

—Dans notre maison, puisque grand'mère est rentrée.

—Dans ta maison ? répliqua Toinette, je n'y ai plus que faire, puisque je suis dans la mienne.

—Tu disais que tu n'en avais pas de maison, observa l'écolier.

—Mais si, j'en avais une ; seulement, je ne savais pas où elle était, et il se trouve que c'est ici. Je suis chez mon oncle Bénard, où je vais demeurer tous les jours, dit Toinette.

(A continuer.)

D'après des statistiques récemment publiées, le capital engagé dans les manufactures de Lowell Mass., serait de \$18,000,000. Le nombre des fabriques est de 175 avec 948,976 broches et 28,676 métiers ; 13,158 femmes et 7,681 hommes trouvent de l'emploi dans ses fabriques de tissus. Les autres manufactures portent ce nombre à 13,875 femmes et 13,850 hommes. Ces établissements ont livré au commerce, l'année dernière, 244 millions de verges de coton, 9 millions de verges de drap de toute sorte et 3 millions de verges de tapis. La principale de ces manufactures est la Lawrence Manufacturing Co. qui emploie 2,089 femmes et 1,051 hommes.